La Folie de l'Europe : Russophobie, Démondernisation et la Chute Géopolitique de l'Occident

Par Frank , 21 juillet 2026

La Folie de l'Europe : Russophobie, Démondernisation et la Chute Géopolitique de l'Occident



Europe's Madness: If All Else Fails, Go To War With Russia | Prof. Yakov Rabkin

Par Frank Dumon

À une époque de tensions géopolitiques et de polarisation croissantes, il est crucial de comprendre les mécanismes sous-jacents de nos discours collectifs. Une analyse récente et approfondie de Yakov Rabkin, professeur émérite d'histoire à l'Université de Montréal, jette une lumière crue sur une dynamique alarmante au sein de l'establishment politique occidental. Rabkin soutient que la russophobie contemporaine n'est pas simplement une réaction spontanée aux événements internationaux, mais un outil politique instrumental qui présente des parallèles historiques avec l'antisémitisme. Ces deux stéréotypes sont utilisés pour étouffer le débat rationnel, justifier la militarisation et détourner l'attention de crises économiques et sociales intérieures profondes.

Cet article synthétise les points centraux de la thèse de Rabkin, en se concentrant sur les racines historiques de ces stéréotypes, le concept de 'démondernisation', et la manière dont les élites utilisent ces mécanismes pour protéger le statu quo. Il s'agit d'un plaidoyer pour un regain d'attention envers la diplomatie, la conscience historique et l'analyse rationnelle, plutôt que la fuite réflexive dans la rhétorique de guerre.

Les Racines Historiques de la Russophobie et de l'Antisémitisme

Pour comprendre la dynamique actuelle, il faut retourner au dix-neuvième siècle, la période où les termes 'antisémitisme' et 'russophobie' ont fait leur entrée dans le discours intellectuel. Rabkin souligne que ces concepts ne sont pas nés dans un vide, mais ont émergé de contextes politiques et sociaux spécifiques. Le terme 'russophobie', par exemple, était déjà utilisé en 1867 par le poète et intellectuel russe Fiodor Tiouttchev dans une lettre à sa fille. Il le décrivait comme un "caractère pathologique" affectant certains Russes, par ailleurs honnêtes : une forme de haine de soi où l'on regarde son propre pays à travers le prisme dénigrant de la civilisation occidentale.

Indépendamment, le terme a également été introduit dans le discours anglais par le philosophe John Stuart Mill. Mill critiquait le gouvernement britannique de son époque pour avoir gonflé inutilement le budget militaire en exagérant la menace de l'Empire russe. "La vraie cause," écrivait Mill, "est une cause qu'il n'était pas commode de nommer : les ministres sont infectés par la maladie épidémique de la russophobie." Ce constat historique est douloureusement reconnaissable aujourd'hui. La rhétorique d'une entité russe intrinsèquement agressive et arriérée qui constitue simultanément une menace existentielle et irrésistible pour toute l'Europe est une copie d'un plan vieux de plus d'un siècle.

La force de ces stéréotypes réside dans leur irrationalité et leur appel à l'émotion plutôt qu'à la raison. Rabkin illustre cela par une contradiction apparente caractéristique de la propagande antisémite et russophobe : d'un côté, le groupe cible est dépeint comme arriéré, sous-développé et incompétent (une armée qui utiliserait des puces de machines à laver) ; de l'autre, ce même groupe est présenté comme une puissance hyper-militarisée et omniprésente sur le point de conquérir des continents. Une analyse rationnelle démasquerait immédiatement cette contradiction, mais les stéréotypes ne fonctionnent pas par la logique. Ils fonctionnent par l'essentialisme : l'attribution de qualités fixes, inhérentes et négatives à un groupe entier de personnes, indépendamment des différences individuelles ou des réalités complexes.

Colonialisme, Racisme et le Génocide 'Toutes Opportunités Égales'

Le parallèle entre l'antisémitisme et la russophobie devient historiquement le plus grotesquement visible dans l'idéologie du national-socialisme. Pour les nazis, ces deux formes de haine étaient indissociablement liées dans le concept de 'judéo-bolchevisme'. L'invasion de l'Union soviétique n'était pas considérée comme une guerre conventionnelle, mais comme une Vernichtungskrieg (guerre d'anéantissement). La population slave a été systématiquement déshumanisée par la propagande nazie et dépeinte comme une 'horde asiatique', inférieure et inapte à l'autonomie gouvernementale.

Rabkin souligne qu'il s'agissait d'un projet colonial au sens le plus pur du terme. Le but n'était pas seulement la victoire militaire, mais le vidage de terres fertiles pour faire place aux colons allemands. Cela nécessitait l'élimination systématique de la population locale. Bien que l'Holocauste et le meurtre de six millions de Juifs occupent une place unique et centrale dans notre mémoire collective, Rabkin souligne à juste titre qu'ils n'étaient pas les seules victimes. Au moins dix millions de civils slaves (Russes, Biélorusses, Polonais et autres) ont été assassinés par les nazis. Ce génocide 'toutes opportunités égales', dirigé contre quiconque était considéré comme non-européen ou inférieur, s'inscrit dans une tradition européenne plus large de racisme colonial.

Ce racisme ne se limite pas à la Seconde Guerre mondiale. Rabkin rappelle le génocide en Afrique du Sud-Ouest (l'actuelle Namibie) perpétré par les Allemands au début du vingtième siècle, un événement qui a à peine pénétré la mémoire collective européenne. Il indique une habitude européenne profondément enracinée de normaliser ou d'oublier la violence contre les populations non-occidentales ou 'inférieures'. Le racisme, dans ce sens large, est un instrument de pouvoir. C'est une construction sociale utilisée pour justifier les hiérarchies, qu'elles soient basées sur la couleur de peau, la religion ou l'origine nationale.

Démondernisation : La Privatisation de la Colère

L'un des concepts les plus éclairants introduits par Rabkin est celui de 'démondernisation'. Après la Seconde Guerre mondiale, en partie sous la pression de la Guerre froide et de la décolonisation, un large consensus existait sur la nécessité de la modernisation. Tant en Occident qu'en Union soviétique, les théories visaient à réduire les inégalités économiques, à investir dans l'éducation et les soins de santé, et à mener un débat rationnel et factuel pour façonner les politiques. L'objectif était de créer des sociétés autonomes et stables.

Depuis la fin des années 1980, et s'accélérant dans les décennies suivantes, nous assistons à une inversion radicale de ce processus. Nous sommes témoins d'une polarisation extrême des richesses et des revenus, où une poignée d'individus possèdent désormais autant que la moitié de la population mondiale. Cette inégalité extrême sape toute prétention à une démocratie fonctionnelle. Dans un tel environnement, la démondernisation apparaît : le démantèlement des structures rationnelles et l'émergence d'explications irrationnelles à des problèmes complexes. Un mécanisme clé de cette démondernisation est ce que Rabkin appelle la "privatisation de la colère". Au lieu que les citoyens développent une conscience de classe et dirigent leurs griefs contre l'exploitation structurelle et les élites responsables, la colère est retournée vers l'intérieur ou déviée horizontalement. On dit aux gens que leurs difficultés économiques sont un échec personnel, un manque du bon 'état d'esprit'. Le système est présenté comme une loi naturelle, comme la météo, contre laquelle on ne peut rien faire. Cette privatisation de la colère empêche l'émergence d'un mouvement politique collectif qui exige des comptes à ceux qui profitent de l'inégalité.

C'est ici que la fonction politique de la russophobie et de l'antisémitisme entre en jeu. Ils agissent comme des manœuvres de diversion. En désignant un bouc émissaire – un ennemi interne (par exemple, une minorité religieuse ou ethnique) ou un ennemi externe (la Russie) – les élites peuvent canaliser la colère frustrée de la population dans une direction qui ne menace pas le statu quo. C'est une stratégie classique de **'diviser pour régner'**, emballée dans une propagande moderne et médiatisée.

La Fonction Politique de l'Ennemi : Militarisme Plutôt que Diplomatie

La construction d'un ennemi n'est pas seulement un sous-produit des préjugés ; c'est une condition préalable nécessaire à la militarisation. Rabkin soutient que les élites politiques et financières de l'Occident, confrontées à une profonde crise de légitimité et à une stagnation économique, recourent de plus en plus au militarisme comme moyen de stimuler l'économie et de forcer la cohésion sociale (via un ennemi commun).

La militarisation nécessite une image de l'ennemi aussi manichéenne que possible. La diplomatie, qui repose sur la compréhension des motivations, des préoccupations et des perspectives de l'autre partie, est perçue dans ce contexte comme une faiblesse, voire une trahison. Rabkin évoque le terme allemand Versteher (celui qui essaie de comprendre), qui a acquis une connotation péjorative dans le contexte géopolitique actuel. Quiconque tente d'analyser les perspectives de sécurité russes

ou le contexte historique du conflit est immédiatement qualifié d'apologiste de l'agression. Cela étouffe dans l'œuf tout débat rationnel.

Cette dynamique était également visible à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Rabkin cite des documents d'août 1945, alors que l'Union soviétique était encore un allié, où l'on spéculait déjà sur des frappes nucléaires contre des villes soviétiques et où les Russes étaient décrits comme des êtres sous-développés dont on n'avait qu'à savoir "combien d'acier est nécessaire pour en tuer un". L'ennemi a été construit avant même la fin de la guerre précédente, uniquement pour fournir aux complexes militaro-industriels (ce qu'on pourrait aujourd'hui appeler le 'complexe militaro-industriel-numérique') du travail et une raison d'être.

Aujourd'hui, nous voyons comment cela conduit à une crise épistémique en Europe. Les décideurs pensent exclusivement en termes de 'dissuasion', oubliant que la sécurité la plus efficace ne vient pas des menaces, mais des relations amicales et de la compréhension mutuelle. La France et l'Allemagne n'ont pas besoin de se dissuader mutuellement ; elles maintiennent la paix par la coopération. Cependant, en basant l'ensemble de l'architecture de sécurité continentale sur la construction d'une image ennemie, les dirigeants européens perdent la capacité de penser en dehors de ce paradigme.

L' 'Occident Politique' versus l' 'Occident Un'

Une observation fascinante de Rabkin est que la russophobie, sous la forme intense et irrationnelle que nous connaissons aujourd'hui, se produit presque exclusivement au sein de l' 'Occident Politique' : l'Europe, l'Amérique du Nord et les colonies de peuplement traditionnelles comme l'Australie et le Canada. Les sondages d'opinion mondiaux montrent systématiquement qu'une fois que l'on quitte les frontières de ce groupe spécifique de pays, les attitudes envers la Russie sont significativement plus positives ou du moins plus nuancées.

Rabkin introduit ici le concept de l' 'Occident Un' (The One West). Il ne s'agit pas d'une entité géographique, mais d'un réseau transnational d'élites politiques et financières qui bénéficient collectivement de l'ordre mondial actuel. Ce réseau maintient son pouvoir par une idéologie partagée et par l'imposition d'un récit uniforme. Les pays qui font formellement partie de l'Occident mais n'ont pas de passé colonial ou de peuplement historique (comme le Japon ou la Corée du Sud), par exemple, ne présentent pas les mêmes réflexes russophobes profondément enracinés, car la mentalité coloniale sous-jacente et l'essentialisme associé y sont moins dominants.

Cela conduit à une observation inquiétante sur la génération actuelle de dirigeants européens. Rabkin les décrit comme **"peu impressionnants par conception"**. Contrairement aux figures historiques qui, malgré des divergences d'opinion, avaient une conception claire de l'intérêt national, les politiciens européens contemporains semblent entièrement soumis aux intérêts des États-Unis et des structures centrales de l'Union européenne. Ils ont été élevés dans un système de soumission à l' 'Occident collectif', sans légitimité démocratique pour leurs décisions les plus importantes.

Le résultat est que des dirigeants impopulaires, sans mandat de leurs électeurs, prennent des décisions majeures pour démanteler l'État-providence au profit de dépenses militaristes. L'exemple du Canada est illustratif à cet égard : un pays historiquement et géopolitiquement le plus 'menacé' par son voisin du sud, les États-Unis, dirige pourtant son budget militaire et sa rhétorique vers la Russie et la Chine. Cela montre que 'l'intérêt national' a été remplacé par une obéissance aveugle à l'agenda de l' 'Occident Un'. Les institutions financières, qui planifient des décennies à l'avance, alimentent cette irrationalité, tandis que la classe politique a pour tâche de traduire cela auprès de la population sous forme d'images ennemies simplistes et émotionnelles.

La Haine de Soi et le Mythe du Monolithe

Un autre élément crucial de l'analyse de Rabkin est le phénomène de la 'haine de soi' au sein des groupes diabolisés. C'est un phénomène bien connu dans les contextes coloniaux, où les membres des élites formées par l'Occident en viennent à mépriser leur propre culture parce qu'elle ne répondrait pas aux normes 'civilisées' du colonisateur. Nous voyons cela chez des individus qui, simplement en raison de leurs origines russes ou juives, sont poussés par les médias occidentaux comme des 'experts' confirmant ce que l'Occident veut déjà croire : que leur propre culture est intrinsèquement défectueuse, agressive ou arriérée.

Cette haine de soi renforce l'essentialisme. Elle donne l'illusion d'authenticité aux stéréotypes ("Ils le disent eux-mêmes, non ?"). Rabkin souligne cependant qu'il s'agit d'une méconnaissance de l'énorme diversité au sein de chaque culture. La Russie est systématiquement présentée dans le discours occidental comme un monolithe, où un seul homme au sommet prend toutes les décisions et où le reste suit dans une obéissance aveugle. La réalité est qu'au sein des cercles intellectuels et de politique étrangère russes, des débats vivants et complexes ont lieu sur la direction du pays, sa relation avec l'Occident et la nature du conflit actuel. Le racisme et les stéréotypes, cependant, n'ont pas d'œil pour la nuance ; ils exigent une image simple et unidimensionnelle pour fonctionner.

De plus, Rabkin fait une distinction historique importante entre la nature de l'Empire russe et les empires coloniaux occidentaux. L'expansion de l'Empire russe était principalement une expansion territoriale terrestre, qui conduisait souvent à l'intégration des classes dirigeantes locales dans l'aristocratie russe (pensez aux princes tatars à Saint-Pétersbourg). Le colonialisme occidental, en revanche, était fondamentalement basé sur l'exclusion raciale et l'extraction outre-mer. Le régime nazi, en tant que produit ultime de la logique raciale occidentale, considérait donc les Russes comme des 'Asiatiques' précisément parce qu'ils permettaient cette intégration, ce qui, dans leur vision raciale du monde, signifiait un mélange et une contamination. Cette distinction historique, cependant, est complètement effacée dans la propagande occidentale actuelle, ce qui fait que les actions russes sont jugées à travers le prisme de l'histoire coloniale occidentale, racialement motivée.

Conclusion : Un Plaidoyer pour la Rationalité et la Diplomatie

L'analyse du professeur Yakov Rabkin est une correction inconfortable mais nécessaire au récit dominant dans les médias et la politique occidentaux. Elle révèle comment l'instrumentalisation de la russophobie et de l'antisémitisme ne sert pas à protéger la paix ou la démocratie, mais à détourner l'attention des politiques intérieures défaillantes, des inégalités économiques extrêmes et de l'érosion des normes démocratiques. La 'démondernisation' que nous vivons n'est pas une loi naturelle, mais un processus fait de main d'homme soutenu par ceux qui en profitent financièrement et politiquement. Tant que la colère publique est canalisée vers des boucs émissaires externes, l' 'Occident Un' n'a pas à rendre compte du démantèlement de l'État-providence et de la construction d'une économie de guerre.

Il est vital de briser cette dynamique. Cela commence par la reconquête de la capacité au débat rationnel. Nous devons revendiquer le droit d'essayer de comprendre les motivations des autres nations, sans que cela soit immédiatement qualifié de trahison ou d'échec moral. La diplomatie n'est pas faible ; c'est la seule méthode mature pour résoudre les conflits dans un monde doté d'armes nucléaires. Remplacer la diplomatie par la seule 'dissuasion' est une recette pour une escalade catastrophique.

> Enfin, nous devons élargir notre mémoire historique. Le racisme n'est pas seulement une question de couleur de peau ; c'est une mentalité d'essentialisme et d'exclusion profondément liée à l'histoire coloniale de l'Occident. En reconnaissant ces schémas – dans la manière dont nous parlons de la Russie, du Moyen-Orient ou d'autres régions – nous pouvons résister à la manipulation de nos émotions. Comme Rabkin le suggère implicitement : le véritable acte

patriotique n'est pas de suivre aveuglément une rhétorique de guerre qui sert les intérêts d'une élite transnationale, mais d'exiger une politique étrangère fondée sur la paix, la justice et une compréhension sincère du monde complexe dans lequel nous vivons.

La Plus Grande Erreur de l'Occident : Bientôt, une suite à ce sujet basée sur une conversation approfondie entre Pascal Lottaz et le professeur Alastair Renfrew.